

PAGES  
MANQUANTES

# LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

## DEVOTIONS DOMINICAINES

---

Constitution Apostolique  
de  
**NOTRE TRÈS SAINT-PÈRE LEON XIII**  
PAPE PAR LA DIVINE PROVIDENCE

Au sujet des lois, des droits et des privilèges de la confrérie du  
Très Saint Rosaire

*Suite et fin.*

### VII

Aux règles ci-dessus, qui concernent l'essence même et la constitution de la confrérie, certaines additions pourront être faites, qui paraîtront utiles à la bonne direction de l'association. Les membres de celle-ci en effet conservent le droit de se donner des *statuts*, soit destinés à régir tout le groupe, soit ayant pour but d'animer quelques membres à des pratiques de piété spéciales, de leur faire verser de l'argent, si cela leur agréé. D'ailleurs ces prescriptions variées n'empêchent pas les associés d'acquérir les indulgences, pourvu qu'ils remplissent les conditions fixées par le Siège apostolique.

Toutefois, les statuts ainsi ajoutés devront être approuvés par l'évêque du diocèse, et demeureront soumis à son autorité. C'est ce qui a été décidé par la constitution. *Quæcumque*, de Clément VIII.

### VIII

L'élection des directeurs chargés de recevoir les nouveaux membres de ces pieuses confréries, de bénir leurs rosaires, en un mot de s'acquitter des principales fonctions, devra appartenir, comme auparavant, au maître général ou à son vicaire—avec le consentement de l'Ordinaire du lieu pour les églises confiées au clergé séculier.

Pour qu'il soit mieux pourvu à la conservation de la confrérie, les maîtres généraux devront mettre à sa tête, comme directeur, un prêtre chargé déjà d'une fonction dans l'église où la confrérie doit être instituée, ou y jouissant d'un bénéfice déterminé, ainsi que ses successeurs à venir dans cette fonction ou dans ce bénéfice. S'ils viennent à manquer pour une cause quelconque, les évêques auront le droit, ainsi qu'il a déjà été décidé par le Siège apostolique, de déléguer *pro tempore* les desservants à cette fonction.

## IX

Comme il paraît souvent très opportun, et même nécessaire, qu'un autre prêtre, à la place du directeur régulier, inscrive les noms des nouveaux membres, bénisse les couronnes et s'acquitte des autres fonctions qui appartiennent au directeur lui-même, le maître de l'ordre devra autoriser le directeur à déléguer, non point une fois pour toutes, mais pour chaque cas, un prêtre capable de le remplacer, toutes les fois que, pour une cause juste, il l'estimera opportun.

## X

De même, là où l'on ne peut ériger une confrérie du Rosaire et nommer un directeur, le maître général aura le droit de désigner d'autres prêtres qui agrégeront à la confrérie la plus voisine les fidèles désireux de gagner les indulgences, et béniront leurs rosaires.

## XI

On conservera, pour bénir le rosaire ou la couronne, la formule consacrée par l'usage, prescrite depuis des temps reculés dans l'ordre de Saint Dominique et insérée dans l'appendice du rituel romain.

## XII

Bien qu'il soit permis de recevoir en tout temps de nouveaux membres, il est cependant désirable que l'on conserve avec un soin particulier ces réceptions solennelles qui ont lieu ordinairement aux premiers dimanches de chaque mois, ou aux fêtes principales de la sainte Vierge.

## XIII

Une seule obligation est imposée aux associés, sans toutefois qu'il y ait péché à ne point la remplir : à savoir de réciter chaque semaine le rosaire, en méditant sur ses quinze mystères.

Du reste, le rosaire devra conserver sa forme originelle, c'est-à-dire que les couronnes ne devront se composer que de cinq, dix, ou quinze dizaines de grains. Aucun objet de forme différente ne devra être désigné sous le nom de rosaire. Enfin, à la contemplation des mystères de la rédemption, consacrés par l'usage, on ne devra substituer aucune autre méditation. Ce serait contraire aux décisions prises depuis longtemps par le Siège apostolique, c'est-à-dire que ceux qui s'écarteraient de la méditation des mystères usuels ne pourraient gagner les indulgences du Rosaire.

Les directeurs de confréries sont invités, si la chose est possible, à faire réciter le Rosaire tous les jours, ou tout au moins le plus souvent possible, à l'autel de la confrérie, surtout lors des fêtes de la bienheureuse Vierge. Il est même bon que cette récitation soit publique. On conservera la coutume approuvée par le Saint-Siège, de faire revenir les mystères alternativement selon les jours de la semaine : à savoir les mystères joyeux le lundi et le jeudi, les mystères douloureux le mardi et le vendredi, les mystères glorieux le dimanche, le mercredi et le samedi.

## XIV

Parmi les pieux usages de la confrérie, il faut à bon droit mettre au premier rang cette pompe solennelle à laquelle on procède processionnellement en l'honneur de la Mère de Dieu et qui est célébrée le premier dimanche de chaque mois, principalement le premier dimanche d'octobre. Cet usage, établi depuis des siècles, a été recommandé par saint Pie V, compté par Grégoire XIII au nombre des "institutions et coutumes louables" de la confrérie, et enrichi d'indulgences par un grand nombre de Souverains Pontifes. (1)

(1) Saint Pie V, *Consueverunt*, 17 septembre 1569 ; Grégoire XIII, *Monet Apostolatus*, 1er avril 1573 ; Paul V, *Piorum hominum*, 15 avril 1608.

Afin que ce mode de supplication ne soit jamais omis, au moins dans l'intérieur de l'église, là où le malheur des temps empêche d'y procéder à l'extérieur, nous étendons à tous les directeurs de confréries du très saint Rosaire le privilège concédé par Benoit XIII à l'ordre des Frères Prêcheurs, et en vertu duquel la cérémonie peut être transférée à un autre dimanche, si, le jour même de la fête, il se produit quelque empêchement. (1)

Là où, à cause des dimensions exigües du lieu et de l'affluence du peuple, il n'est pas même possible d'organiser commodément une procession à l'intérieur, nous accordons aux fidèles qui assisteront, immobiles dans l'intérieur de l'église, à la procession exécutée par le prêtre et les clercs, la faculté d'obtenir toutes les indulgences attachées à ce mode de supplication.

## XV

Il nous paraît bon de conserver à l'Ordre des Frères Prêcheurs le privilège de la messe votive du très saint Rosaire, qui lui a été tant de fois confirmé. (2) Non seulement les Dominicains proprement dits, mais les tertiaires à qui le maître général aura permis de célébrer légitimement la messe de l'ordre, pourront célébrer deux fois par semaine la messe votive *Salve Radix sancta*, selon les règles tracées par la Sacrée Congrégation des Rites.

Les autres prêtres inscrits sur la liste des membres de la confrérie pourront célébrer seulement, à l'autel de celle-ci, la messe votive qui se trouve dans le Missel romain, et qui varie selon les époques. Ils le pourront aux mêmes jours que ci-dessus et gagneront les mêmes indulgences. Les simples fidèles, eux aussi, participent à ces indulgences s'ils assistent à la messe votive et si, leurs fautes étant effacées soit par la confession soit par la contrition jointe au ferme propos de se confesser, ils font monter vers Dieu de pieuses prières.

(1) Const. *Pretiosus*, 26 mai 1727, § 18.

(2) Décret de la S. C. des Rites, 25 juin 1622 ; Clément X, *Cælestium numerum*, 16 février 1671 ; Innocent XI, *Nuper pro parte*, 31 juillet 1679, chap. X, 6 et 7 ; Pie IX, *Summarium Indulg.*, 18 septembre 1862, chap. VIII, 1 et 2.

## XVI

Il sera établi le plus tôt possible, par les soins du Maître général, une liste complète et soigneusement dressée de toutes les indulgences dont les pontifes romains ont enrichi la confrérie, ainsi que les fidèles qui récitent pieusement le Rosaire. Cette liste sera examinée par la Sacrée Congrégation des Indulgences et des saintes Reliques, et confirmée par l'autorité apostolique.

Nous voulons et ordonnons que tout ce qui a été décrété, déclaré et sanctionné dans la présente Constitution apostolique soit respecté de tous ceux à qui elle s'adresse, et que rien n'y soit critiqué, enfreint ou révoqué en doute sous quelque prétexte ou en vertu de quelque privilège que ce soit, mais qu'elle obtienne son plein et entier effet, nonobstant quoi que ce soit, et s'il est besoin, malgré nos règlements et ceux de la Chancellerie apostolique, les constitutions d'Urbain VIII et d'autres papes, même celles publiées dans les conciles provinciaux et généraux, nonobstant encore les statuts, coutumes et prescriptions confirmés par notre autorité apostolique ou toute autre ; à toutes ces choses en vue de l'effet que Nous attendons, Nous dérogeons et voulons qu'il soit dérogé spécialement et expressement, ainsi qu'à tout ce qui pourrait s'y opposer.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, l'an de l'incarnation 1898, le 6 des nones d'octobre, de notre pontificat la vingt-et-unième année.

LÉON XIII, PAPE.

---

Petites notes et Correspondance de la Revue

---

N. C.—La messe à l'intention des abonnés au ROSAIRE se dit le samedi de chaque semaine.

L. G.—L'article que vous avez bien voulu nous demander sur le scrupule, est fait ; il paraîtra dans notre prochain numéro.

En vente à notre couvent : manuel de la confrérie du S. Nom de Jésus. Prix : broché 10 cts ; relié 20 et 25 cts.



## Faissez-moi mourir !



Jérusalem, un matin du mois d'adar.

Dans le ciel magnifique les reflets d'or se mêlent aux teintes de saphir. L'air est plus léger, plus subtil, imprégné de sève, épuré par les pluies dernières. Les vallées, les collines en fleurs exhalent leurs parfums avec chaque brise nouvelle.

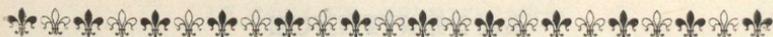
Là-bas, le Temple saint éblouit dans sa blancheur ensoleillée. Sa merveille éclate aux regards par ce jour radieux. L'or de ses toits étincelle. Il y a sur le marbre de ses colonnades comme un velouté. Ses lignes découpent nettement l'horizon. Sa masse s'affine, s'effile dans la lumière, s'enlève dans l'azur.

Vers la porte orientale un vieillard s'achemine. Qui est-il ? — Le large manteau flottant ajoute à la majesté de son attitude. Sa physionomie a quelque chose de mystérieux qui attire, qui retient. Elle exprime une intense vie intérieure. Les yeux semblent suivre une vision de rêve. L'effort continu de la pensée, s'il a donné au front son ampleur, y a aussi creusé des rides. Pourtant, ce matin, elle s'épanouit, la méditative figure du vieillard ; les traits se détendent ; la peau, encore fraîche, se colore plus vivement... Qui est-il ?

Dans la ville on l'appelle le Juste. Et vraiment il incarne tout ce que ce nom représente de droiture d'âme. Sa vie, un mot la résume : aspiration. Son regard toujours fixe l'avenir, et cela le console des tristesses de l'heure présente. Israël en effet est sous la domination de l'étranger, de l'infidèle. Quelle affliction pour son cœur de patriote ! Puis, sous couleur de religion, les prêtres oppriment les consciences et réduisent tout le culte à un formalisme extérieur... Quelle déception pour son âme qui a soif de vraie sainteté !

Au milieu de ces misères, cet homme d'un autre âge demeure fidèle à son idéal. Il vit absorbé par ses rêves messianiques. Il attend le libérateur promis qui viendra





consoler son âme de patriote et de croyant. Les espérances des patriarches et des prophètes des anciens jours, il en est l'héritier ; il concentre leurs aspirations. Mais Celui que ses Pères saluaient de leur regard mourant, le Christ des primitives visions, le Christ lointain, lui le verra dans la chair. Dieu lui en a fait la promesse.

.. Les temps sont accomplis. Déjà Il a paru, le salut d'Israël, Il s'est levé dans les hauteurs de l'Orient. Et le vieillard monte au Temple à cette heure, poussé par l'Esprit Saint, pour la rencontre avec le Désiré des collines éternelles. . . C'est pourquoi son austère physionomie s'illumine, un sourire l'épanouit. Son cœur bat plus fort sous le coup d'une impression profonde. Les longues attentes vont donc finir !

Sous le portique majestueux, une humble femme s'avance. Elle porte un enfant à demi caché dans les plis de son manteau. Une clarté mystérieuse enveloppe cette inconnue. La figure du petit être rayonne une beauté qui n'est pas de la terre. Divinement averti, Siméon s'en approche, il sollicite la faveur de tenir l'enfant. Aussitôt, ravie en extase, son âme exhale ce sublime chant du départ : Seigneur, laissez-moi mourir, car mes yeux ont vu votre salut.— Ses désirs sont comblés, ses aspirations réalisées, ses tristesses consolées. Son âme a fini de flotter entre le doute et l'espoir. Son regard, qui a fixé le Christ, peut se fermer à toute autre vision. Siméon veut descendre dans la tombe avec l'image divine de Jésus au fond des yeux et au fond du cœur. Héritier des rêves antiques, il lui tarde d'annoncer à ses Pères l'accomplissement des promesses primitives.— “ *Nunc dimittis !* Laissez-moi mourir ! ”— joyau lyrique, chant de cygne qu'un homme à cheveux blancs entonne sur un berceau ! Et tandis que touché par l'esprit prophétique, le vieillard déroule à grands traits l'éternelle mission du Messie et que devant lui s'ouvrent les infinies perspectives de l'avenir

Le ciel garde ses teintes de saphir, le soleil pleut ses flèches d'or, et le Temple toujours s'affine, s'effile dans la lumière, s'enlève dans l'azur.

FR. A. H. BEAUDET,  
des Fr. Prêch.



## LA PÉNITENCE

### Quelques considérations pour le carême

Nous ne croyons pas exagérer en disant que beaucoup de chrétiens de nos jours en prennent à leur aise avec les salutaires pratiques de pénitence. Et pourtant, l'esprit du vrai christianisme n'est-il pas un esprit de mortification, même corporelle ?

Comme le rappelait naguère un célèbre évêque, justement effrayé du matérialisme de nos mœurs : " Dès qu'il a l'âge de raison et possède les premières notions de la foi, le chrétien doit être un pénitent. Que s'il a conservé l'innocence baptismale, il n'en doit pas moins être un pénitent. En toutes les conditions, dans toutes les hypothèses, le chrétien doit vivre et mourir en pénitent. Or, j'affirme que cette idée qui devrait être maîtresse de notre vie n'est plus parmi nous qu'une étrangère. L'esprit de pénitence n'a pas laissé de vestiges dans nos âmes, pas même quelques-unes de ces impressions qui permettraient de le reconstituer. "

Aveu douloureux mais dont la justesse est confirmée par notre expérience de tous les jours !

Combien, parmi les chrétiens pratiquants, se reconnaissent comme pécheurs et recherchent des moyens efficaces d'expiation ? Combien consentent à s'imposer des mortifications corporelles ? Il nous semble que le nombre en est peut-être trop restreint. C'est, trop généralement, une horreur de la pénitence ! Pour tranquilliser les protestations de sa conscience, on s'abrite derrière les remparts de la dispense, de cette dispense qui finit par devenir la règle générale. L'évêque, que je citais tout à l'heure, avait raison d'écrire : " Lorsqu'on fera l'histoire du droit canonique, notre époque pourra s'appeler le siècle de la dispense. "

—Vous généralisez trop, me dira-t-on. Mais regardez et convainquez-vous. Regardez ceux qui sont censés se mortifier et comptez les véritables pénitents.

Prenons comme exemple, si vous le voulez, cette mortification qui s'appelle le jeûne. Le jeûne implique l'idée de souffrance, puisque c'est une privation. Il consiste à prendre deux onces de nourriture le matin, et, en prenant ce peu de nourriture, à s'imposer une privation. Or, voyez cette personne : Elle jeûne en prenant un peu de café et de pain. Mais le seul café noir n'est pas très agréable au palais : elle y ajoute un peu de lait. Le pain sec ne flatte pas le goût : pourquoi ne pas y mettre du beurre, oh ! mais, si peu, un soupçon !

Elle a jeûné. Je l'admets pour ce pays. Mais s'est-elle vraiment privée ? A-t-elle fait pénitence ? S'est-elle refusé une satisfaction ? A sa conscience de répondre. Puis, avez-vous remarqué le besoin qu'ont certaines personnes d'aller crier sur les toits qu'elles jeûnent, qu'elles font pénitence, et qu'elles souffrent ? Il serait bon de leur rappeler cette parole de Notre-Seigneur : (Matth. VI, 17) : " Pour toi, lorsque tu jeûnes, parfume ta tête et rafraîchis ton visage à grande eau, afin que ton jeûne ne soit pas aperçu des hommes, mais seulement de ton Père, qui est présent dans le secret, et que ton Père, Celui qui voit dans le secret, te le rende un jour dans la lumière. "

—Voici venir le carême. Entrons dans le véritable esprit chrétien, qui est esprit de pénitence ; mortifions-nous. Surtout soyons charitables. Combien de personnes soi-disant pieuses, qui ne comptent pour rien leurs désagréables saillies de caractère, leurs médisances, leurs calomnies. Prenons pour devise cette parole empruntée à une prière liturgique : cor semper pœnitens. Seigneur accordez au peuple fidèle un cœur qui soit toujours un cœur pénitent.

FR. M. A. KNAPP,  
des Fr. Prêch.

## Une Confession générale du Père Lacordaire



l'occasion de l'anniversaire de la mort du Père Lacordaire (21 novembre), la *Semaine Religieuse* de Dijon a publié la note suivante, que nous reproduisons sans commentaires : ils seraient superflus.

“ Comme nul ne connaît l'heure de sa mort, et que je ne voudrais pas emporter dans la tombe le souvenir d'un fait dont seul j'ai été témoin et qui peut contribuer à la gloire de Dieu, je me décide, après les plus sérieuses réflexions, à mettre par écrit ce qui m'arriva dans les derniers jours de l'automne 1853.

“ Je venais de dire la sainte messe dans la chapelle de la Visitation de Dijon dont j'étais alors l'aumônier, lorsqu'en rentrant dans la sacristie j'aperçus le Père Lacordaire assis sur un fauteuil, entre les deux fenêtres qui donnent sur la cour. Pensant qu'il désirait dire la sainte messe, je me hâtai de quitter mes ornements, et j'achevais à peine, lorsqu'il s'approcha de moi et me dit : “ Auriez-vous la bonté de m'entendre en confession ? ” Etonné et ému, car j'étais alors bien jeune, et le Père Lacordaire, dont l'éloquence avait enchanté ma jeunesse, était à l'apogée de sa gloire, je n'hésitai pas néanmoins et je le conduisis dans le petit appartement que j'occupais alors en face de la chapelle. Je le fis entrer dans mon cabinet d'étude et, avant que j'eusse pu lui offrir un prie-Dieu, il était à genoux par terre, à mes pieds.

“ Je vais, me dit-il, à Toulouse, dans l'espoir d'y fonder une maison de notre Ordre. Mille obstacles s'y opposent, et ce sera merveille si nous n'échouons pas. Mais, ajouta-t-il, j'ai un moyen qui m'a déjà réussi : c'est de fléchir le Ciel en m'humiliant. Voilà pourquoi je viens vous prier de vouloir bien entendre non seulement ma confession de la semaine, je me suis confessé il y a huit jours, mais la confession de toutes les fautes de ma vie depuis ma première enfance.”

“ Il commença alors, et je ne manquerai pas au secret de la confession en disant qu'il me fit l'histoire de toute sa vie, l'aveu de toutes ses fautes d'enfant, de jeune homme, de prêtre, de religieux, avec une humilité, un repentir, une ardeur d'âme tout à fait extraordinaires. Je ne

voudrais pas prononcer le mot d'éloquence en un pareil sujet ; mais je me rappelle parfaitement que, pendant qu'il m'ouvrait ainsi toute sa vie, je regrettais involontairement qu'un pareil récit, capable d'émouvoir si profondément les âmes et de les dégoûter du mal, dût s'ensevelir à jamais dans ma mémoire. Quand cette confession générale fut finie, sans m'en demander la permission, le Père se prosterna à mes pieds et les baisa plusieurs fois, s'appelant un misérable et se déclarant digne de toute humiliation.

“ J'étais profondément ému, et des larmes coulaient de mes yeux pendant que je lui donnais la sainte absolution.

“ Le Père me dit alors : “ J'ai maintenant une grâce à vous demander et il faut que vous me promettiez que vous ne me la refuserez pas. ” Je ne me doutais guère de ce qu'il désirait ; aussi je lui répondis : “ Mon Père, après ce qui vient de se passer entre nous, que voulez-vous que je vous refuse ? ” — “ Vous avez raison, répondit-il, après ce qui vient de se passer, vous ne me refuserez rien, n'est-ce pas ? ” Et comme j'attendais qu'il s'expliquât, il tira de dessous son scapulaire une discipline formée avec de fortes lanières de cuir et me dit : “ La grâce que je vous demande maintenant, c'est de me donner cent coups de discipline. ”

“ J'avoue qu'à ce mot le courage me manqua. Il me regarda d'un air suppliant. “ Non, jamais, lui dis-je. ” — “ Vous me refusez, me dit-il, mon Père, mon enfant ! ” Ce regard, l'accent de ce mot : mon Père, mon enfant, ne sortiront jamais de ma mémoire.

“ Je pris donc cette discipline ; et, au fait, pourquoi ne l'aurais-je pas prise ? . . . Pourquoi aurais-je empêché ce grand homme de devenir plus grand encore en s'humiliant volontairement ? Pourquoi surtout n'aurais-je pas aidé ce saint religieux à rassasier cette soif d'immolation et de souffrance qui dévorait son âme.

“ Le Père Lacordaire était très nerveux et très sensible ; au quinzième ou au vingtième coup de verge, il commença à pousser un gémissement profond et doux qui dura jusqu'à la fin. Je voulus m'arrêter ; il n'y consentit pas, et il fallut que j'accomplisse jusqu'au bout mon sanglant ministère.

“ Quand ce fut fini, il se releva, se jeta à mon cou, m'embrassa, et, tout à coup, déliant mes lèvres du secret sacré de la confession, il me donna la permission de lui rappeler ses fautes, de les dire à qui je voudrais et surtout quand je le rencontrerais, de les lui reprocher et de le traiter comme il méritait, c'est-à-dire avec la verge, me déclarant qu'il me donnait un droit absolu de l'humilier et de le châtier toutes les fois que je le voudrais.

“ Il n'est pas besoin de dire en quel état j'étais. On n'est pas digne d'assister à de pareilles scènes quand on n'est pas capable d'en être ému jusqu'au fond des entrailles.

“ Je reconduisis le Père Lacordaire au chemin de fer, car il ne voulut voir personne ; il ne s'était arrêté à Dijon, entre deux trains, que pour accomplir cette immolation. Nous prîmes les boulevards extérieurs afin que nul ne vint troubler la paix dont nous avions besoin tous deux. Le Père Lacordaire était enflammé pendant le trajet ; il ne cessa de me parler avec une ardeur étrange de la souffrance volontaire, du besoin que les âmes en ont, de l'impossibilité d'arriver à rien, au ciel et sur la terre, sans l'humiliation et la douleur, du bonheur de se sentir attaché avec Jésus-Christ nu à la colonne et d'être fouetté comme lui ; et enfin de tout ce qu'il appelait “ la sainte impudeur ” de l'Évangile.

“ L'heure que je passai avec lui, me promenant de long en large devant la gare, au milieu du bruit des omnibus qui allaient et venaient, et du cri monotone des facteurs qui enregistraient les bagages, restera un des plus grands souvenirs de ma vie. Je n'en revois pas la place sans émotion, et je ne sais pas si jamais je suis rentré à Dijon, sans qu'aussitôt mon regard n'ait cherché, à gauche en sortant de la gare, le lieu où, pendant une heure, j'ai assisté à une des plus éloquents effusions d'âme qu'il soit possible d'entendre. Jusque-là, je ne connaissais du Père Lacordaire que l'écrivain et l'orateur ; ce jour-là, je vis le prêtre, le religieux, le saint, l'homme divinement choisi pour renouveler l'Église de France dans la première moitié du dix-neuvième siècle.

“ J'écrivis toutes ces choses, aujourd'hui 26 août 1865, onze ans après cet événement, cinq ans après la mort du Père, et, non content d'affirmer sur mon honneur la véri-

té de ce fait et de ses moindres détails, je me déclare prêt, si besoin en était, à en déposer devant l'Eglise sous le sceau du serment.

“ Meursault, le 26 août 1865.

“ EM. BOUGAUD,

“ V. G. d'Orléans.”



**Vœu de Charles VI**  
à  
**N.-D. d'Espérance**  
**1389.**

S'étant égaré la nuit dans une forêt voisine de Toulouse, le roi, alors à peine âgé de 20 ans, fit vœu, s'il retrouvait son chemin, d'offrir le prix de son cheval à Notre-Dame d'Espérance. La peinture le représente au moment où il s'acquitte de son vœu, à cheval et tête nue, en compagnie de son frère, du connétable de Clisson et d'autres seigneurs. Dans le haut, des anges portant des banderoles où est écrit le mot Espérance. (D'après une ancienne fresque qui décorait le cloître du couvent des Carmes, à Toulouse.)

## Le deuxième avènement de Notre-Seigneur

### MEDITATION



LES théologiens et les pieux auteurs nous parlent d'un triple avènement de Notre-Seigneur. Le premier eut lieu quand il naquit à Bethléem. Le deuxième, celui dont nous voulons parler aujourd'hui, a lieu tous les jours, quand Il vient en chacun de nous, quand Il fait de notre âme son temple, sa demeure de prédilection. Enfin, le troisième se fera à la fin des temps, quand Il viendra nous juger.

Les deux premiers avènements se ressemblent souvent d'une manière étrange. Aussi, nous avons pensé qu'il serait bon et utile de les méditer un peu, afin d'épargner à l'hôte divin qui viendra frapper à la porte de notre cœur, la même déception douloureuse qui l'attendait à Bethléem.

Il est facile de se rappeler les détails de cette scène, de cette froide nuit de Noël. Deux étrangers viennent de pénétrer dans la petite ville, d'ordinaire si calme, maintenant si mouvementée. De nombreux voyageurs, appelés par l'édit impérial, la parcourent en tous sens. Ici et là sont des figures inconnues ou amies. On frappe aux portes des siens ou des hôtelleries.

Parmi ces voyageurs, il en est qui sont superbement vêtus, qui ont la mine superbe ; ils ont le verbe haut, et font sonner bien fort l'argent qui devra servir à payer l'hospitalité qu'on s'empresse de leur offrir. Ce sont des grands, des riches sans doute. A leur seul aspect on se hâte d'ouvrir, et de mettre à leur disposition les plus beaux appartements. Il y a toujours de la place pour ces gens-là.

Mais à travers ces groupes bruyants, nos deux étrangers s'en vont modestement. Ils ne lèvent pas la tête avec orgueil, ils n'ont pas le regard dédaigneux ni méprisant, ils n'ont pas non plus des laquais empressés. Ils s'avancent et vont à leur tour frapper à la porte de l'hôtellerie. Le patron s'approche, regarde, tourne bientôt les talons et referme. Impossible de les recevoir.

Réellement, n'y avait-il aucune place, ou bien l'appareil de leur basse condition lui a-t-il fait peur ? L'Évangile nous dit simplement : il n'y avait pas de place pour *eux* dans l'hôtellerie.

Ils échantent un regard qui dit assez haut les sentiments douloureux qu'ils éprouvent et se dirigent vers l'autre extrémité de la ville. Ah ! les hôtelleries ne sont pas ouvertes pour eux : là, du moins, il y aura place ; là, du moins, plus de mépris : c'est le réduit des animaux dans une anfractuosité du rocher ; il y aura place pour ces hôtes à côté du bœuf et de l'âne. C'est là que Joseph et Marie se dirigent, tous deux . . . . mais . . . . . encore un instant, et ils seront trois, Jésus sera né.

Jésus, roi des Juifs ; Jésus, fils de David, n'apparaîtra pas en ce monde, pour la première fois, dans un palais, pas même dans une hôtellerie, mais dans une étable, et une crèche sera son berceau.

Voilà le premier avènement. Voici maintenant le second.

\*\*\*

N'avez-vous pas remarqué comme notre âme ressemble à une hôtellerie ? Grande, immense hôtellerie toujours ouverte, dans laquelle passe tous les jours une multitude de voyageurs. Deux salles sont toujours prêtes pour les recevoir : notre esprit et notre cœur. Et comme notre âme exerce largement cette hospitalité !

Avez-vous jamais essayé de calculer le nombre de pensées ou de sentiments — mettez d'impressions, si vous voulez — qui traversent votre esprit et votre cœur durant l'espace d'un jour ? Vous seriez même incapable de dire quelles sont les pensées sérieuses ou légères, ou les sentiments tristes, doux ou violents qui vous ont occupé durant ce jour.

Cependant, d'une façon générale, on peut bien le dire, ce sont des préoccupations secondaires qui ont eu la plus large part de votre temps. Les uns ont pensé aux affaires, les autres à leurs plaisirs, défendus peut-être.

Il en est qui se sont demandé : " Comment pourrais-je amasser assez de fortune pour paraître riche, bien riche, et me procurer toutes les jouissances qui me plaisent ? " D'autres : " Comment pourrai-je faire assez d'argent pour être regardé comme un maître honoré parmi les nôtres et occuper des postes de confiance ou d'honneur ? " D'autres vivent pour leurs plaisirs, et savourent dans le silence le souvenir de faveurs illicites et deshonnêtes qu'ils ont ob-

tenues, et se demandent que faire pour les obtenir encore. D'autres enfin vivent du terre-à-terre, matériel de la vie quotidienne.

Et ces pensées et ces préoccupations les absorbent tout le long du jour. Le matin, au réveil, elles arrivent pour prendre la place et la garder tout le temps. N'est-il pas vrai que vous pensez sans cesse à cette ambition, à cet orgueil, à ce plaisir coupable ? C'est souvent même la raison dernière de votre travail. Satisfaire aux besoins de votre famille n'est pas toujours ce qui vous pousse à peiner, mais cette ambition, cet orgueil et ce désir, c'est le coup de fouet qui vous fait marcher plus vite, braver la fatigue jusqu'à l'épuisement.

Et maintenant, dites-moi, quand vous aurez reçu tous ces hôtes, qu'ils occuperont toutes les chambres, que vous les aurez repus, vienne à passer Notre-Seigneur ? je crains bien qu'il n'y ait plus de place dans votre hôtellerie.

De fait, combien d'heures chaque jour, je devrais dire, chaque année, même durant votre vie, avez-vous employées à penser à Notre-Seigneur ? à vous demander ce qu'il était, ce qu'il a fait pour vous ? Combien de temps à vous rappeler comme il vous aime tendrement ? Combien de fois avez-vous pris votre cœur, là, à deux mains, pour le lui offrir en disant comme l'apôtre : " Vous savez, Seigneur, que je vous aime."

Et cependant vous lui appartenez. Mais, nouvelle ressemblance avec les habitants de Bethléem : *Sui eum non receperunt*, les siens ne l'ont pas reçu. Ils étaient bien les siens pourtant. Car Notre-Seigneur était de race juive, de la tribu de Benjamin et de la famille de David. C'étaient donc bien les *siens*, ceux qui lui devaient le plus d'empressement, et les *siens* ne l'ont pas reçu.

Les *siens*, nous sommes nous aussi, non seulement par le baptême, mais encore par l'Eucharistie, mais encore par les bienfaits sans nombre dont Il nous comble chaque jour : et nous ne voulons pas le recevoir.

Ce n'est pas hostilité, mais on ne le connaît pas, tout comme à Bethléem. On ne sait pas qu'il y a une vie sur-naturelle de l'âme, qu'elle doit vivre en union avec son créateur, et qu'il y a un bénéfice réel et appréciable dans cette intimité ; que tout cela est bien humain, et bien fait pour nous. On ne le sait pas et on ne veut pas le savoir. S'il

arrive qu'on en parle trop ouvertement, les auditeurs menacent de s'enfuir.

*Sui eum.* Les *siens* ne l'ont pas reçu. Prenons garde ! Un peu plus de sens chrétien ! A côté de ces préoccupations matérielles, inséparables de notre vie ici-bas, à côté de ces sentiments qui ne sont pas religieux, si vous le voulez, mais qui sont légitimes cependant, sachons faire une place à l'hôte divin qui frappe à la porte de notre cœur et qui veut entrer chez lui.

Prenez garde qu'il ne vous trouve trop absorbés par les choses de ce monde. Il sait encore qu'il y a des grottes aux environs de Bethléem, des étables même, au besoin. Jésus pourrait bien continuer sa route après avoir frappé en vain chez vous. Il pourrait bien se rendre là où il sait qu'il y a des âmes plus simples, plus naïves, c'est vrai, mais aussi plus innocentes et plus pures. Reçu chez des petits, avec plus de cordialité et d'empressement il pourrait se trouver là véritablement chez un des *siens*.

FR. C. T. COUET,  
des Fr. Prêch.

---

## Pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes

---

### *Impressions d'un pèlerin*

---



E n'ai pas l'intention, en venant vous parler de Lourdes, de vous retracer au long l'histoire des miraculeuses apparitions de la Vierge immaculée, non plus, de vous dire en entier la vie de l'humble enfant si divinement favorisée. Vous rappeler en quelques mots ces pieux souvenirs, vous faire part des impressions douces et profondes qu'éprouve le pèlerin en s'agenouillant tout prêt de la grotte de Massabielle, c'est tout mon but.

Peut-être ce récit fera-t-il naître en vos âmes quelques pensées pieuses, un amour plus ardent pour notre Mère du ciel, une confiance en elle plus illimitée ; alors je serai content. Car, pour un enfant, parler de sa mère, la faire aimer autour de lui, c'est si doux !

Lourdes est aujourd'hui une ville assez importante.

Chaque jour elle voit s'accroître le nombre de ses habitants, —pieusement mercantiles pour la plupart—les limites de son enceinte reculer.

En 1858, à l'époque où la Vierge Marie daigna apparaître à Bernadette Soubirous, c'était un modeste village situé dans le département des Hautes Pyrénées, à l'embouchure des sept vallées du Lavedan. " Ses maisons étaient groupées presque en désordre à la base d'un rocher énorme, isolé de tout, et sur lequel est hissé, comme un nid d'aigle, un formidable château fort." Au pied du Roc, le *Gave*, bordé d'aulnes, de frênes et de peupliers, roule ses flots tumultueux. La vie des paysans s'écoulait pieuse et calme, sans agitation fiévreuse, sans secousse, lorsqu'un évènement prodigieux vint troubler sa monotonie ordinaire.

En ce temps là vivait à Lourdes une pauvre famille, composée de 6 membres, le père, la mère et quatre enfants : la famille Soubirous. On dit qu'au misérable foyer le pain manquait parfois ; parfois, le bois nécessaire pour faire cuire le maigre diner.

L'aînée de la famille, âgée de quatorze ans, avait nom Bernadette. Enfant d'une apparence chétive, souffreteuse, elle cachait sous ces dehors peu séduisants une âme forte, simple et pure. Elle ne connaissait d'autre dévotion que celle du Rosaire,—cette dévotion de tous, mais plus particulièrement peut-être des humbles et des petits.

Le jeudi gras, 11 février, c'était, selon la coutume du pays, l'époque du joyeux carnaval. On s'apprêtait aux copieux diners, aux danses bruyantes. Il était 11 heures, et sous le pauvre toit des Soubirous le bois manquait ce jour là.

Bernadette, sa sœur Marie et une compagne du voisinage partirent pour aller ramasser quelques branches sèches. Les trois enfants longèrent le *Gave* et pénétrèrent dans l'île du Chalet, cherchant ça et là quelques débris de bois pour faire leur petit fagot. Arrivées à l'extrémité de l'île, en face des grottes de Massabielle, Marie et sa petite compagne enlevèrent leurs petits sabots et franchirent le canal presque à sec. En ce moment, Bernadette, alors un peu souffrante, hésitait à se mettre à l'eau. Soudain un bruit, comme celui d'un vent impétueux, deux fois répété, et avec plus d'intensité chaque fois, vient frapper son oreille. Bernadette lève la tête. Un spectacle vraiment ra-

vissant s'offre à son regard. Dans une des niches rustiques formées au-dessus de la grotte de Massabielle, une femme d'une incomparable beauté, au front rayonnant une lumière inconnue, se tenait debout.

J'emprunte à M. H. Lasserre, son admirable portrait de la Dame mystérieuse :

“ Elle était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune et elle avait la grâce de la 20e année, mais, sans rien perdre de sa tendre délicatesse, cet éclat fugitif dans le temps avait en elle un caractère éternel.

La courbe ovale du visage était d'une grâce infinie, les yeux étaient bleus et d'une suavité qui semblait fondre le cœur de quiconque en était regardé. Les lèvres respiraient une bonté et une mansuétude divines. Le front paraissait contenir la sagesse suprême, c'est-à-dire la science de toutes choses unie à la vertu sans bornes. Les vêtements, d'une étoffe inconnue, et tissés sans doute dans l'atelier mystérieux où s'habille le lis des vallées, étaient blancs comme la neige immaculée des montagnes. . . . La robe longue et traînante, la robe aux chastes plis, laissait ressortir les pieds, qui reposaient sur le roc et foulaient légèrement la branche de l'églantine. Sur chacun de ses pieds, d'une nudité virginale, s'épanouissait la rose mystique, couleur d'or.

Sur le devant, une ceinture bleue comme le ciel, et nouée à moitié autour du corps, pendait en deux longues bandes qui touchaient presque à la naissance des pieds. En arrière enveloppant dans son amplitude les épaules et le haut des bras un voile blanc fixé autour de la tête descendait jusque vers le bas de la robe.”

Un chapelet dont les grains étaient blancs comme des gouttes de lait, dont la chaîne était jaune comme l'or des moissons, pendait entre les mains jointes avec ferveur. Bernadette stupéfiée avait saisi son chapelet. Elle voulut faire le signe de la croix. Impossible, sa main paralysée retomba inerte le long de son corps. La Vierge sourit, puis traça sur elle-même le signe de la croix. L'enfant rassurée imita instinctivement le geste de la Dame mystérieuse.

Elle récita : “ Je crois en Dieu etc. . . Je vous salue Marie. . . Gloire soit au Père etc. . . ” puis la vision disparut pour réapparaître les jours suivants.

Grand émoi dans la petite ville de Lourdes à cette nouvelle. Bernadette est traitée de visionnaire, acclamée par les uns, prise en pitié et tournée en ridicule par les autres. Bref, ses parents lui défendent de retourner aux grottes de Massabielle. Pourtant l'enfant s'y sentait poussée par une force mystérieuse et irrésistible. La défense fut levée et Bernadette put retourner à la grotte. Dix-huit fois dans l'espace de 5 mois (11 février au 16 juillet) la Reine du ciel daigna se montrer à son humble enfant de la terre. Parfois des miracles accompagnaient ses visites, tel, celui de la source miraculeuse qui jaillit sous les doigts de l'enfant.

Enhardie par ces divines familiarités, Bernadette fit, sur le conseil du curé de Lourdes, quelques questions à la Dame inconnue. Elle lui demanda son nom, le but de ses apparitions. Et la Vierge de répondre à la première question, avec un sourire et une condescendance toute maternelle : " Je suis l'Immaculée Conception. " Depuis trois ans à peine, tout près, de l'autre côté des Alpes, au Vatican, on venait de définir le " Dogme de l'Immaculée Conception," privilège unique de la Vierge Marie dont la proclamation fit tressaillir d'allégresse tous les cœurs chrétiens.

A la seconde question, elle répondit : " Allez dire au prêtre que je veux que l'on m'élève ici une chapelle. " Le vœu de la Reine du ciel est accompli. Aujourd'hui un vaste temple, dédié à l'Immaculée Conception, s'élève sur les Roches abruptes de Massabielle.

C'est là dans ce temple que les pèlerins vont s'agenouiller pour prier, pour demander à la Mère de Miséricorde la guérison de leurs maux physiques ou moraux. Nombreux sont les paralytiques, boiteux, perclus de toutes sortes, plus nombreux les cœurs ulcérés qui viennent chercher à Lourdes un remède efficace, ou du moins, un peu de soulagement à leurs souffrances.

C'est là qu'il m'a été donné, ainsi qu'à mon compagnon de voyage, de célébrer le Saint Sacrifice, le 31 mai 1898. Après la messe nous descendîmes à la grotte pour y faire notre action de grâces. On y célébrait à ce moment la Ste Messe. De rares privilégiés sont admis à célébrer l'auguste sacrifice à l'autel de la grotte.

Comment vous redire les sentiments si divers qu'on éprouve en ce lieu où le doigt de Dieu a paru !

En pénétrant dans cette excavation, à la voûte noircie par les nombreux cierges qu'on y brûle sans cesse, aux parvis recouverts, à triple rangs, de béquilles, cannes, etc, on sent un religieux respect envahir tout notre être. Une atmosphère divine nous enveloppe. A ce premier sentiment, auquel on s'arrête peu, bien qu'il persiste néanmoins, succède le sentiment d'une immense confiance envers la Mère de miséricorde. Car, pourquoi a-t-elle daigné descendre sur la terre, sinon pour verser sur nous en pluies abondantes les bienfaits dont son cœur est plein ? Tout naturellement, on se rappelle ses prophétiques paroles à Bernadette : " En ce lieu j'opèrerai beaucoup de prodiges, " paroles confirmées depuis par d'innombrables guérisons. Et alors on se surprend, les yeux mouillés de larmes, à déposer aux pieds de cette Mère compatissante, avec nos ardentes invocations, la requête bien fournie de nos mille besoins, à prier pour soi, pour tous ceux que des liens de famille, d'amitié ou de reconnaissance, rattachent à nous. Le cœur se dilate, s'élargit, et l'on prie mieux, priant si près de sa mère. Puis, du fond de l'âme, jaillit un cri de reconnaissance à l'adresse de celle qui ne cesse, en ce lieu, de bénir, de consoler et de guérir.

Rien n'est touchant comme la foi simple et naïve, d'où le respect humain est banni, qui se manifeste à Lourdes. On se prosterne par terre, on baise le sol, on colle ses lèvres aux parois de la grotte, à plusieurs reprises on boit à la source miraculeuse, on remplit de cette eau de petits vases, trésor précieux qu'on apporte avec soi. A genoux ou debout, tantôt les bras en croix, tantôt les mains jointes, le regard suppliant fixé immobile sur la statue de la Vierge, on prie tout haut, on interpelle ou supplie la Mère de miséricorde, on lui crie, avec cet accent du cœur qu'on ne peut rendre : " Notre-Dame de Lourdes, accordez-moi la santé, guérissez mon enfant, accordez-moi telle ou telle grâce. "

Notre Seigneur disait à l'hémorroïsse : " Allez, votre foi vous a sauvée. " Souvent l'inébranlable confiance des malades obtient du cœur de Marie, sinon les mêmes paroles, du moins les mêmes salutaires effets.

Nul ne revient de la grotte sans avoir obtenu quelques

faveurs, pas toujours, il est vrai, celles qu'il était venu y demander avec instance, mais l'une ou l'autre de ces grâces de choix plus utiles au salut, que notre Mère du ciel tient en réserve pour nous.

C'est à regret qu'on quitte ce sanctuaire, et, faisant à la Vierge sa dernière visite, instinctivement on laisse tomber de ses lèvres non pas *un adieu*, mais un *au revoir*.

Vous, chers lecteurs, je le sais, ne pouvez aller vous agenouiller près de cette grotte bénie ; mais tous, ne l'oubliez pas, vous pouvez aimer et prier la Vierge Marie en quelque lieu que vous soyez. Elle sait bénir, consoler et guérir, non pas seulement à Lourdes, mais partout où elle est invoquée avec amour et confiance.

FR. P. M. BÉLIVEAU,  
des Fr. Prêch.



MADONE, d'après DUNWEGE, peintre américain.



LE CHRIST EN AGONIE. (E. K. LISKA.)

## L'Agonie

... Au Gethsémani, un soir.

Les mille rumeurs qui s'éveillent et palpitent à la fin du jour se sont éteintes. Tout repose. Par instant, un vent léger effleure les oliviers endormis.

Pierre, Jacques et Jean suivent le Maître dans la profondeur du jardin. Sous les pâles clartés de lune, ils errent comme des ombres. Témoins jadis de sa transfiguration, ils vont l'être aussi de son agonie. Là-bas, sur la colline radieuse, ils avaient été éblouis, accablés par la vision de tant de gloire, par la révélation que Jésus leur faisait de ses splendeurs divines. Ici, devant les défaillances de sa nature humaine, ils vont tomber de tristesse—*dormientes prae tristitia*, nous dit S. Luc.

La scène s'ouvre par cette parole navrante, qui sera désormais l'expression consacrée de la douleur morale : " Mon âme est triste jusqu'à la mort." L'agonie commence. Mais quoi ?—Sa passion, le Christ n'a-t-il pas dit pourtant qu'Il la désirait, qu'Il en avait une soif extrême ? N'a-t-Il pas soupiré après son baptême de douleurs ? Où sont ses aspirations d'antan ? Pourquoi ces trances et ces sanglots maintenant qu'Il va pouvoir enfin réaliser son rêve et consommer dans le sang son œuvre rédemptrice ?

Je comprends ! Lorsque le Maître parlait avec enthousiasme de sa passion, elle était lointaine encore. C'est vrai, Il la voyait dans tous ses détails, et cette vision mettait à sa bouche le pli de l'amertume, imprégnait ses traits de tristesse. Mais ce recul où elle lui apparaissait en atténuant l'impression. Puis, sa volonté supérieure, uniquement occupée de satisfaire à la justice de son Père, communiquait à ses sens mêmes une mystérieuse et surhumaine vertu.

A présent, c'est l'heure de la puissance des ténèbres. Quelques minutes à peine le séparent de sa passion. Quoi d'étonnant que toute sa chair en frémisses ? D'autant que, par une disposition spéciale, pour que l'on ne puisse douter de son humanité, pour nous apprendre à souffrir, il laisse la vision lugubre exercer pleinement sa douloureuse influence, torturer sa sensibilité jusqu'à la dernière délicatesse. C'est la douleur toute pure qu'Il veut ; Il ne permet pas que son âme humaine reçoive d'en haut secours et consolation ni que sa volonté supérieure relève sa nature défaillante. Le doux Maître tombe la face contre terre ; Il s'écrie, dans un sanglot : " Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! " Telle est la violence de sa douleur qu'elle lui fait suer le sang : première effusion régénératrice. Sa vie lui échappe. Il n'a plus qu'un souffle. C'est miracle qu'Il n'expire pas. Pourtant, la puissance infinie triomphe de ses désirs humains, et le Christ se soumet à l'ordre éternel.

... Le vent qui effleure les oliviers endormis rafraîchit son front brûlant, et son âme rassérénée retrouve la force d'achever l'œuvre du salut.

FR. A. H. BEAUDET,  
des Fr. Prêch.

## Le mouvement religieux en France

Les lecteurs de la Revue du Rosaire, amis d'actualité, nous sauront gré, je l'espère, de les entretenir d'un mouvement le plus actuel parmi les plus actuels, le mouvement religieux en France. La question religieuse, toujours à l'ordre du jour, a subi depuis quelques années des modifications sérieuses, qu'il importe de noter. Celui-là se tromperait sur la situation religieuse de la France, qui la jugerait uniquement d'après les écrits du siècle dernier ou même du commencement de ce siècle. Aujourd'hui comme autrefois il existe bien un mouvement anti clérical ou anti religieux. Aujourd'hui comme autrefois l'Eglise de France a à déplorer des défections au sein de son clergé. Mais ce qui distingue notre époque des époques précédentes, c'est qu'à côté de ce mouvement rationaliste, il en existe un autre au sein même des incroyants qui les achemine peu à peu, étape par étape, vers le catholicisme.

Il y a quelques années, il était de bon goût de se dire indifférent en matière religieuse, et la supériorité des esprits se mesurait à l'absence de croyance, supériorité bien négative sans doute, mais qui n'en paraissait pas moins rare. Cette orientation du bon goût et du bon ton n'était pas sans inspirer aux catholiques une certaine timidité, très voisine du respect humain, et tel chrétien qui, dans sa conscience, était convaincu de la nécessité et de la vérité de la religion n'osait pas, crainte de passer pour un homme dépourvu de goût et de bon ton, manifester à l'extérieur ses convictions intimes. Plus artistes que religieux, ils préféraient la religion du goût au goût de la religion.

Aujourd'hui les temps ont changé. Le goût, semblable à ces aimants qu'un phénomène atmosphérique anormal a fait dévier un instant de leur direction habituelle, commence à s'orienter vers son pôle naturel. Pour paraître de son temps, il ne suffit plus de se dire rationaliste ou dilettante. Les progressistes d'hier seront les arriérés de demain. Egarés par leurs passions ou par leurs préjugés, ils ont cru avancer parce qu'ils ne restaient pas en place. Maintenant que la lumière commence à se faire, ils s'aperçoivent qu'au lieu d'avancer ils ont reculé.

Le matérialisme grossier, dont Zola fut le grand rabbin, après une certaine vogue qu'on ne peut malheureuse-

ment lui contester, est tombé en défaveur, est passé de mode, et, par un phénomène qui devait infailliblement se produire, la chute de l'homme a suivi de près celle de sa doctrine.

Le dilettantisme est également démodé. Cette religion de la légèreté, qui jouit de tout sans s'attacher à rien, n'était pas faite pour séduire longtemps des esprits sérieux. Toute une génération il est vrai a été nourrie à son école, mais si elle a réussi à se faire des adeptes, c'est plutôt par son apparente élégance que par sa consistance. Son sort cependant ne peut être que celui de ces fleurs stériles qui éblouissent un instant par la vivacité de leurs couleurs et la subtilité de leur parfum, et qui bientôt se fanent et se dessèchent. Un célèbre écrivain de nos jours, qui commence à faire du bruit dans le monde religieux après en avoir fait beaucoup dans le monde littéraire, disait dernièrement en parlant du dilettantisme :

“ Je crois que le temps en est aujourd'hui fini... Si nous n'étions que quelques-uns jadis à protester contre ce bel idéal des jouisseurs, nous devenons tous les jours plus nombreux. Nous le serons plus encore demain, après-demain, je l'espère, et si je n'obtenais que cet effet de cette conférence, nous n'aurions assurément, ni vous ni moi, perdu notre temps.”

A la suite du matérialisme et du dilettantisme, le positivisme et le rationalisme sont condamnés à disparaître. Le premier de ces deux systèmes, qui admet les faits sans en chercher la cause, ne peut satisfaire l'esprit humain, qui demande à connaître la cause des faits qu'il constate. Le second système qui prétend tout expliquer par la raison sans avoir besoin de faire appel à la religion, parce qu'il nie l'existence des faits dont il ne peut donner l'explication, ne peut également donner satisfaction à l'esprit humain qui est obligé d'admettre l'existence de ces mêmes faits dont il ne peut lui-même rendre compte.

Les doctrines philosophiques ne suffisent donc plus à satisfaire ce que l'on a appelé les *besoins nouveaux*, mais qui ne sont en réalité que la constatation de besoins vieux comme le monde. Jules Simon l'avait bien compris, lui qui pour tromper ce besoin de religion que tout homme ressent, qualifiait ses doctrines du nom de religion naturelle. Mais son subterfuge a été découvert et on lui répond avec raison

qu'une religion naturelle n'est pas une religion mais une philosophie.

Mais l'âme est comme la nature, elle a horreur du vide. Le mouvement religieux dont nous parlons n'est pas qu'un mouvement de destruction, il ne peut se contenter de ce rôle négatif, il doit remplacer par quelque chose ce qu'il tend à faire disparaître. C'est à quoi travaillent aujourd'hui nombre d'esprits cultivés qui cherchent dans une religion positive la satisfaction de leurs besoins légitimes. Il est à Paris nombre de jeunes gens la plupart incroyants qui se livrent avec ardeur à l'étude du catholicisme. Attirés vers lui d'abord par son côté extérieur ou si on le veut par son côté esthétique, ils ont compris qu'il n'était pas propre seulement à contenter leurs besoins artistiques, mais une autre espèce de besoins inséparables des précédents, leurs besoins mystiques. Aussi ont-ils à cœur d'étudier ce catholicisme dans lequel ils fondent tant d'espérances. Chaque fois qu'ils le peuvent, ils se réunissent, mettent en commun le fruit de leurs recherches, discutent dans le but de s'éclairer. Se rendant très bien compte qu'ils ne peuvent arriver par eux-mêmes à la connaissance de la religion, et qu'un homme du métier, qui consacre sa vie à l'étude et à l'enseignement de la théologie, peut seul aider et orienter leurs recherches personnelles, ils invitent de temps en temps à leurs réunions un prêtre ou un religieux qui se charge de leur faire connaître les trésors inconnus et pour cela inappréciés de nos *infolios* scholastiques. Quand on parle des neo-chrétiens, car c'est bien d'eux qu'il s'agit ici, il est besoin de faire quelques restrictions. Notre intention n'est pas d'insinuer que tout soit louable dans leur conduite. Plusieurs d'entre eux, nous le savons, sont attirés vers le catholicisme comme les papillons le soir le sont par la lumière. Et un grand nombre, après être venu tourbillonner un instant autour de ce foyer de lumière et de chaleur, retournent sur leurs pas. Aussi ne disons-nous pas que tous ceux qui participent à ce mouvement arriveront au but, mais nous croyons que le mouvement lui-même est bon et louable en ce sens qu'il les met en contact avec la religion. Personne ne deviendra catholique à moins qu'il ne se rapproche du catholicisme et le mouvement qui produit ce rapprochement remplit une condition nécessaire de toute conversion. Il en est enfin de la religion comme de la

science, les conclusions auxquelles quelques-uns sont arrivés servent de principes aux autres pour avancer plus loin. Cette restriction, nous l'espérons, nous mettra à l'abri de certaines critiques que, sans elle, on pourrait très justement nous faire.

Ne pourrait-on pas se demander maintenant ce qui a empêché un si grand nombre de gens intelligents de franchir l'espace relativement étroit qui les sépare du catholicisme? L'auteur de la conférence sur le besoin de croire nous l'apprend : " Il leur a manqué un peu d'humilité. Manquer d'humilité, vous le savez, hélas ! c'est ce qu'on pourrait appeler la grande hérésie des temps modernes. " Le même auteur termine son discours par ces paroles qui nous font espérer à bon droit de le posséder un jour dans nos rangs :

" Si quelques-uns de ceux qui m'écoutent se rappellent en quels termes, ici même, il y a bientôt trois ans, je terminais une conférence sur la renaissance de l'idéalisme, ils reconnaîtront que les conclusions que je leur propose aujourd'hui sont plus précises, plus nettes, plus voisines surtout de l'idée qui vous a rassemblés en Congrès ; et pourquoi, si c'est un grand pas de fait, n'en ferais-je pas un jour un autre, et plus décisif ? "

Le pas décisif que M. Brunetière va faire, François Coppée l'a déjà fait à la grande joie de tous les catholiques, heureux de trouver désormais un frère dans la personne de cet écrivain à l'âme si élevée et à la plume si délicate.

FR. P. LEBON,  
des Fr. Prêch.

---

Nous recommandons aux prières de nos abonnés l'âme du Révérend Père Hilaire Baudry, des Frères-Prêcheurs, décédé en notre couvent de Nancy (France).

Egalement feu Dame Alphonse Raymond—née Albertine Leclerc—décédée à St-Hyacinthe le 25 janvier dernier.

---

Nous vendons les années déjà parues du ROSAIRE moyennant 50 cts chacune.

## CHRONIQUE

---

Mgr Moreau. — Remise du Pallium à Mgr Bégin. — Le T. R. P. Mathieu.  
Rétablissement des Dominicains à Cologne.  
Confrérie du S. Nom de Jésus.

Le 16 janvier, Sa Grandeur Mgr Moreau célébrait le 23<sup>e</sup> anniversaire de sa consécration. Un nombreux clergé se pressait ce jour-là autour du vénérable doyen de nos évêques. Sa Grandeur a pu assister—pour la première fois depuis un an—à la messe solennelle dans sa cathédrale. Prêtres et fidèles se sont agenouillés avec respect sous sa main bénissante et ont demandé à Dieu de leur conserver longtemps encore leur premier Pasteur.

Qu'il nous soit permis de joindre nos vœux aux leurs et de dire aussi au saint vieillard : *ad multos annos !*

\*\*\*

L'imposition du *Pallium* à Monseigneur l'Archevêque de Québec—dimanche le 22 janvier—a donné lieu à des fêtes splendides. La vieille basilique, élégamment ornée, a été de nouveau le théâtre d'une cérémonie vraiment grandiose.—C'est M. l'abbé Paquet, l'éminent professeur à la faculté de théologie de l'Université, qui a donné le sermon. L'orateur a exposé la doctrine de l'autorité religieuse. Ce sermon, fort remarquable, se terminait par une leçon pratique d'une excessive justesse. Nous ne doutons pas que nos hommes publics et nos législateurs, qui ont pu l'entendre ou le lire, n'en aient vu l'à propos et n'en aient fait leur profit.

Nous renouvelons à Sa Grandeur monseigneur Bégin l'expression de notre profond respect et de notre entier dévouement.

\*\*\*

Il y a quelques semaines, en notre couvent de Nancy, le T. R. P. Mathieu, Prédicateur Général, ancien vicaire provincial pour le Canada, célébrait le cinquantenaire de sa profession religieuse. Le T. R. P. Mathieu a laissé les meilleurs souvenirs à St-Hyacinthe, et nous sommes sûr d'être l'interprète de ses nombreux amis d'ici en lui envoyant, par delà les mers, les plus cordiales félicitations. De tous les éloges qu'il a reçus à l'occasion de ses noces d'or, le Père n'a voulu accepter, sans objection aucune,

que celui qui s'adressait "à son antiquité." Pour nous, le vénérable jubilaire n'est pas seulement le plus *ancien* de notre province dominicaine, il est aussi un modèle de perfection religieuse que nous admirons, que nous voudrions imiter.

\* \* \*

Le ministre des Cultes de Prusse vient d'accorder à l'Ordre des Dominicains l'autorisation de s'établir à Cologne. Notre Ordre ne possédait jusqu'à présent en Allemagne que deux maisons : à Dusseldorf et à Berlin. Cette autorisation témoigne dans le ministère prussien d'un esprit nouveau bien différent de celui des défuntés lois de mai, et peut être considéré aussi comme une avance du gouvernement au centre catholique à la veille de la réunion de la chambre des députés de Prusse, qui peut être appelée à voter certains projets restrictifs des droits de réunion et d'association.

\* \* \*

Dimanche, 15 janvier, nous érignons dans notre église Notre-Dame la Confrérie du T. S. Nom de Jésus. Le but spécial de cette association est d'offrir à Dieu honneur et réparation pour les outrages journallement commis envers son Nom adorable. Ce Nom, que de chrétiens l'offensent, soit par de grossiers blasphèmes, soit par des écrits dont la cynique impiété éclate sous les élégances du style ! Dans cette ville de St-Hyacinthe, d'aucuns se donnent la triste mission de répandre des journaux et des revues où Jésus est outragé dans la religion qu'Il a fondée, dans le sacerdoce saint dont Il est Lui-même le Pontife Eternel, où les sacrements sont tournés en ridicule, où les chefs augustes de la hiérarchie ecclésiastique sont, comme leur Maître, méprisés et calomniés. Plus que jamais donc le devoir sacré de tous les bons catholiques est de lutter énergiquement, de parole et d'exemple, contre cette forme de blasphème. La Confrérie du S. Nom de Jésus, dans laquelle plusieurs se sont déjà enrôlés, leur donnera précisément l'occasion de prouver à Dieu qu'ils veulent en vérité la sanctification et l'honneur de son Nom trois fois saint et trois fois béni.

ENRICO.

## UN LIVRE RÉCENT

---

L'important ouvrage que nous annonçons dans un de nos derniers numéros vient de paraître. Voici en quels termes Sa Grandeur Mgr Bégin, Archevêque de Québec, a bien voulu le présenter à son clergé :

“ *Madame Sainte Anne* est un magnifique volume de 570 pages que vient de publier le R. P. Paul-Victor Charland, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. C'est une œuvre d'art et d'érudition, ornée de plus de 200 jolies gravures ; le style en est facile et élégant, qualité qu'on retrouve dans tous les écrits de notre distingué compatriote.

Après la *Légende Hagiographique* ou *Vie* de Sainte Anne, puisée aux sources les plus autorisées, viennent les *Interprètes* de cette Légende, c'est-à-dire les Pères de l'Eglise, les prédicateurs, les poètes latins, français et anglais dont les écrits sur Sainte Anne sont analysés ou reproduits intégralement.

La partie qui nous est présentée sous forme de supplément—*Le culte de Sainte Anne en Amérique ou Sainte Anne de Beaupré et sa filiation dans le Nouveau-Monde*—est extrêmement intéressante pour nous, car elle nous fait voir la dévotion à la Bonne Sainte Anne se développant avec une merveilleuse rapidité non seulement au Canada, mais dans les Etats-Unis, dans les Antilles, au Brésil, au Pérou etc. Toutes les églises et les chapelles où la grande thaumaturge est honorée ont là leur gravure bien exécutée.

C'est un excellent et superbe ouvrage qui devrait se trouver surtout dans les bibliothèques ecclésiastiques.”

Ces quelques lignes de l'éminent Prélat donnent une juste idée de ce livre que plusieurs de nos lecteurs ne tarderont sans doute pas à se procurer.

---

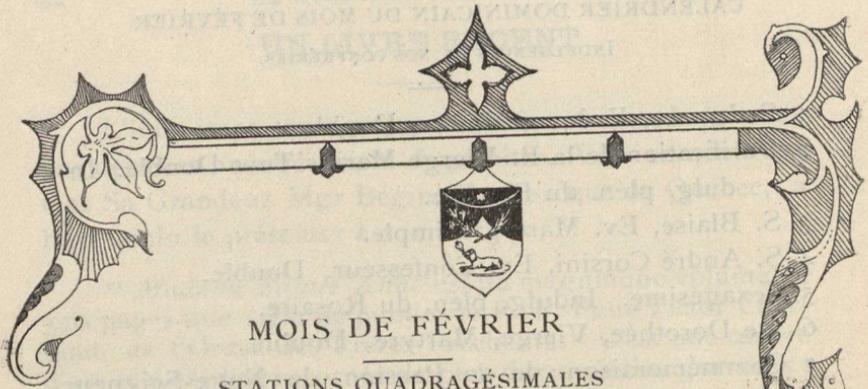
Au moment de mettre sous presse, nous recevons du R. P. Van Becelaere, actuellement à Jérusalem, une LETTRE très intéressante sur l'Égypte.

Nous la publierons dans notre prochain numéro.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE FÉVRIER.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 S. Ignace, Evêque, Martyr, Double.
- 2 Purification de la B. Vierge Marie. Tout Double. Indulg. plén. du Rosaire.
- 3 S. Blaise, Ev. Martyr. Simple.
- 4 S. André Corsini, Ev. Confesseur. Double.
- 5 Sexagésime. Indulg. plén. du Rosaire.
- 6 Ste Dorothee, Vierge, Martyr. Double.
- 7 Commémoration de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tout Double.
- 8 S. Jean de Matha, Conf. Double.
- 9 Translation de Ste Catherine de Sienne, Vierge de Notre Ord. Tout Double.
- 10 Ste Scholastique, Vierge. Double.
- 11 Epousailles de la B. V. Marie. Tout Double.
- 12 Quinquagésime. Indulg. plén. du S. Nom de Jésus.
- 13 Ste Catherine de Ricci, V. N. O. Tout Double avec octave simple. Indulg. plén. du Rosaire.
- 14 Bienheureux Nicolas, Conf. de Notre Ord. D.
- 15 Les Cendres.
- 16 Bienheureux Grégoire, Pape. Double.
- 17 Les sept saints fondateurs Servites de Marie. Conf. D.
- 18 Bx Laurent de Ripafratta, Conf. de Notre Ord. D.
- 19 Ie Dimanche du Carême. Indulg. plén. pour les confréries du T. S. Sacrement.
- 20 Jour octaval de Ste Catherine de Ricci. Simple.
- 21 Bx Aymon, Conf. de Notre Ord. Double.
- 22 La chaire de S. Pierre à Antioche. D. (Quatre-Temps)
- 23 S. Pierre Damien, Ev. Conf. et Doct. de l'Eglise. D.
- 24 S. Mathieu, Apôtre. Tout Double. (Quatre-Temps.)
- 25 Bx Constant, Conf. N. O. Double. (Quatre-Temps.)
- 26 Iie Dimanche du Carême.
- 27 S. François de Sales. Ev. Conf. Double.
- 28 Bse Villana. Veuve de Notre Ord. Double.



MOIS DE FÉVRIER

STATIONS QUADRAGÉSIMALES

- NOUVELLE-ORLÉANS.—Cathédrale ..... R. P. KNAPP
- LEWISTON.—St Pierre et St Paul ..... R. P. COUTURE
- ST-HYACINTHE.—Notre-Dame, le 2 ..... R. P. BOURQUE
- “ Conférences aux Hommes.. R. P. RONDOT
- “ Conférences aux Dames.. R. P. RONDOT
- “ Œuvre du Vestiaire..... R. P. BACON
- “ “ Réunion du T. O. le 9... R. P. ROULEAU
- “ Retraite aux Religieuses du  
Précieux Sang, du 6 au 15.. T. R. P. ADAM
- MONTRÉAL.—Retraite aux Dames Patronesses  
de l'œuvre des Sourdes Muettes  
du 19 au 23 ..... R. P. RONDOT
- MONTRÉAL.—Réunion du T.O., le 7... R. P. RONDOT
- QUÉBEC.—St Roch, Neuvaine de St Fran- ( R.P. ROULEAU  
çois Xavier, du 19 au 26. .... } R.P. BEAUDET
- CHICOUTIMI.—Cathédrale, Neuvaine de St  
François-Xavier, du 19 au 26. T. R. P. BÉCHET
- “ Retraite aux Sœurs Augustines. T. R. P. BÉCHET
- WILLMANSETT, le 5 ..... R. P. KNAPP
- Directeur : Le Père A. H. BEAUDET,  
des Fr. Prêch.